

Beauty Plus Pity, Emily Vey Duke and Cooper Battersby : une entrevue de Monique Moublow Galerie B-312, 2011

Traduction : Sarah Bélanger-Martel

J'aime bien les entrevues avec les artistes. Elles nous donnent un aperçu du processus de création et nous permettent de situer l'œuvre dans le contexte de vie de l'artiste. Les entrevues sont habituellement faciles à lire : une question, suivie d'une réponse, suivie d'une autre question, le tout organisé en courts paragraphes faciles à assimiler. Quand j'ai commencé à écrire sur l'exposition Beauty Plus Pity présentée à la Galerie B- 312, j'ai songé à interviewer Emily Vey Duke et Cooper Battersby à propos de leur travail. Depuis le début de leur collaboration en 1994, les vidéos de Duke et Battersby m'ont toujours fait l'impression d'un livre ouvert, présentant peu de distance entre leur vie et leur production artistique, sans qu'il y ait d'histoires trop privées pour être révélées. De Being Fucked Up (2000) à Songs of Praise for the Heart Beyond Cure (2006), les thèmes de l'alcoolisme, de la toxicomanie, de la violence ou de la dépression traversent leur travail, tous dépeints intelligemment, avec poésie et une pointe d'humour noir.

Toutefois, plus je penchais pour l'entrevue, souhaitant découvrir davantage de détails personnels ou de perspectives sur la vie et le travail des artistes, plus j'hésitais. Beauty Plus Pity n'était en rien moins intime qu'aucune autre vidéo de Duke et Battersby. Elle recevait les mêmes tensions public/privé, mais cette fois, des détails plus sombres semblaient tapis entre les mots. Pour une raison quelconque, j'ai eu envie de battre en retraite, de garder une certaine distance, d'ignorer avec entêtement cet « éléphant trônant au centre de la pièce ». Bien sûr, il n'y avait pas d'éléphant, mais plusieurs autres animaux : un faon, un lynx, une chèvre, un coyote, un raton-laveur, un chat, un chaton, une loutre, un agneau, un renard, deux canards et un oiseau. Et c'est à ce moment que j'ai réalisé que si j'avais plus ou moins envie de parler à Duke et Battersby, je pourrais toujours interviewer les animaux à leur place. Tout comme le chasseur dans la vidéo, j'aime les animaux morts. J'aime leur parler. J'aime les regarder dans les yeux et prétendre qu'ils m'entendent. Je peux leur poser des questions et inventer des réponses. D'une certaine manière, cela produit l'entrevue idéale. Des questions, mais pas de réponses : une série de questions restées sans réponse...

M M : J'aimerais débiter l'entrevue en vous laissant savoir que je ne parlerai pas de votre vie, ou de la manière dont vous êtes morts. Cela ne m'intéresse pas. Je m'intéresse surtout à ce qui vient après...

Coyote : ...

M M : Quand je pénètre dans cette installation, avec tous ces animaux naturalisés et ces socles, j'ai conscience que cela devrait me rappeler le musée (c'est une galerie d'art après tout), mais cela me fait plutôt penser à la vie après la mort. Je ne dirais pas qu'il s'agit d'un au-delà qui est ambigu moralement : on y trouve du bien et du mal, mais il y a de multiples manières d'obtenir l'absolution, et c'est terrifiant, mais c'est également très rassurant. Par exemple, au début de la vidéo, le spectateur est averti de ne pas avoir d'enfants afin de ne pas les bousiller de la même manière que nos parents l'ont fait avec nous. Mais on nous indique juste après que si l'on a des enfants, ceux-ci pourront devenir bons et que cela pourrait pallier à notre propre dépravation. Il semble que peu importe ce que l'on fasse, peu importe les fautes commises en tant qu'être humain, tout ira bien. Même un prêtre catholique affirmant à une mère que le suicide de sa fille est de sa propre faute ne peut, semble-t-il, être blâmé. Il n'est pas cruel. Après tout, c'est DIEU qui a créé les règles du jeu...

Raton-laveur : ...

M M : La vidéo ouvre sur cette ligne : « Je ne suis pas un cynique. Je suis un optimiste... ». Cela peut paraître étrange à dire, mais je crois que je suis d'accord. Je prends les artistes au mot.

Pourtant, même si le spectateur décide de prendre cette affirmation de départ au deuxième degré, l'œuvre nous fait vivre une série d'épisodes où l'ironie n'est pas une constante. Les déclarations

cyniques et pleines d'assurance d'une section de la vidéo sont déconstruites dans la section suivante et en bout de ligne, il semble n'y avoir rien à comprendre. Le monde est un endroit magnifique. Le monde est un endroit horrible.

Loutre : ... Canard : ...

M M : Le titre de l'exposition provient d'une citation de Vladimir Nabokov, « Beauté plus pitié – c'est le plus près que nous puissions nous approcher d'une définition de l'art. Où il y a beauté, il y a pitié, pour la simple raison que la beauté doit mourir ; la manière meurt avec la matière, le monde meurt avec l'individu. » Dans cette vidéo et installation, je suis parfois frappée par l'idée que tout le monde ici est déjà mort. Même les enfants sont comme des fantômes sans têtes. Est-ce que ce travail va au-delà de l'art ? Est-ce toujours de l'art ?

Canard : ...

MM:Lechasseur dit:«Jenuepasparcequec'est excitant, ou par plaisir, comme ils disent... Je suis honnête par rapport à mes sentiments. Je tue les animaux parce que je veux pouvoir les toucher et les prendre, et c'est la seule manière dont ils me laissent le faire. »

Il y a là un parallèle entre le désir de toucher du chasseur et une des qualités, désormais bien exploitée, du médium vidéo, c'est-à-dire la séparation entre le spectateur et l'artiste (bien que je pourrais aussi parler de la séparation entre l'écrivain et le lecteur, ou encore de la distance entre le « je » et le « tu »). Je pense, par exemple, à ce jeu que développe Vito Acconci dans la vidéo Theme Song (1974) où il dit : « Ne veux-tu pas venir ici... Je sens ton corps juste à côté de moi... Non, je me fais des illusions, il n'y a personne. » De l'écran, Acconci s'adresse à l'audience. Il y a une intimité dans ses mots, mais bien sûr, il ne peut jamais toucher le spectateur. Il est temporellement et spatialement séparé de lui. En y réfléchissant bien, en tuant les animaux, est-ce que le chasseur n'est tout simplement pas en train de créer une frontière et de maintenir une relation définie par la séparation ?

Coyote : ...

Canard : ...

Loutre : ...

M M : Ça fait des années que je connais Duke et Battersby comme des artistes travaillant la vidéo mono-bande...

Loutre : ...

M M : ...et cette question paraîtra probablement un peu dure. Mais après avoir vu tant d'autres artistes-vidéastes passer à un travail installatif ou à plusieurs projections dans le but de percer le monde de l'art, je suis légèrement cynique face à votre présence ici. Vous, les animaux, êtes-vous vraiment des guides spirituels ? Ou ne faites-vous qu'accorder au travail une forme d'autorité ? Lui donner une raison d'être présenté en galerie plutôt qu'à un festival ? Cela étant dit, il n'y a pourtant rien de cinématographique dans ce travail. C'est très sobre. Ce n'est pas une de ces vidéos à grande production, coûteuses et de grande envergure auxquelles on nous a habitués en art au cours de la dernière décennie.

Raton-laveur : ... Coyote : ...

M M : Dans les vidéos de Duke et Battersby, il y a toujours quelqu'un qui parle. Il y a un mur de mots. Même le chant est plus proche de la parole que de la musique. Après avoir passé tant d'heures avec

cette vidéo, ne souhaitez-vous donc pas un moment de silence ? Un peu d'espace pour respirer ? C'est bien écrit, mais les mots appartiennent à notre monde, non ? Vey Duke mentionnait dans une entrevue avec Mike Hoolboom, « Les animaux peuvent être pardonnés pour des actes dont nous détesterions les auteurs s'ils étaient humains...mettez les mêmes mots dans la bouche d'animaux ou d'enfants et c'est drôle et charmant. » C'est une habile stratégie, mais ne trouvez-vous pas déplaisant qu'on vous mette les mots en bouche ? Je ne peux que me demander : si nous échangeons nos rôles, y a-t-il des mots que vous aimeriez nous mettre dans la bouche ?

Loutre : ... Raton-laveur : ... Coyote : ... Canard : ...